

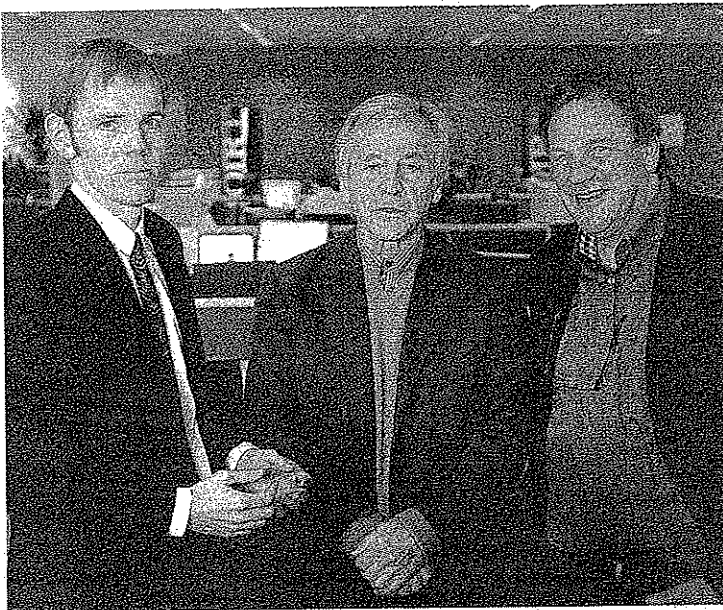
A la recherche du politique

Le passage à l'Europe est un ouvrage très, très ambitieux. « J'ai abordé l'écriture de ce livre avec une intuition initiale, écrit ainsi Luuk van Middelaar dans l'avant-propos, Bien des récits et analyses disponibles sur l'Europe passent à côté de l'essentiel. » Un auteur d'à peine 35 ans, qui efface le tableau et raconte sa nouvelle version de l'histoire. Tant de culot, d'esbroufe, cela sent l'orgueil en plein. Et c'est encore de la même veine dans ce même avant-propos : « Le présent livre se veut le récit de la naissance de l'Europe politique. Il évite tout esprit partisan : ni pour ni contre. » Près de 500 pages intenses sur la naissance de l'Union européenne et l'auteur reste pourtant dans le vague. Est-ce de la liberté académique ou de la réserve ? L'Europe unie n'est-elle pas un devoir, une obligation ? Pas pour van Middelaar. Il se voit spectateur, mais un spectateur à part. Un de ceux qui ne laissent pas leur regard se troubler par des idéaux transcendants et des normes absolues.

Van Middelaar est aussi un spectateur qui ne s'érige pas en juge du bien-fondé ou non d'idéologies et de programmes de partis. Il s'en remet à un tribunal où il n'y a pas de recours possible : le temps. Le passage à l'Euro-

« Le lecteur est provoqué, défié et séduit. La politique européenne renaît (enfin) en une pièce de théâtre fascinante. »

pe. Histoire d'un commencement devient ainsi un travail passionnant et impressionnant. Tel un archéologue, l'auteur fouille dans les discours européens les plus usés, les faits établis et les mentalités bien ancrées à la recherche des stratégies et des rapports de forces politiques. Il bluffait, mais il a tenu parole. Il rédigea sa nouvelle version de l'histoire et le résultat est un ouvrage magistral. Malgré ce non-en-



Le cinéaste et président du jury Costa-Gavras (centre), entouré de Luuk van Middelaar (à g.), prix de l'essai et de Rolf Bauerdick, prix du roman, à la rédaction. © SYLVAIN PIRAUX.

gagement ? Oui, car le lecteur est provoqué, défié et séduit. La politique européenne renaît (enfin) en une pièce de théâtre fascinante. « Avouez, dit l'auteur à la nuit tombante dans un café bruxellois, qu'il s'agit bien d'une dé-

claration d'amour à la politique. »

La version néerlandaise du Passage est sortie début 2009 et quelques mois plus tard, van Middelaar devint membre du cabinet d'Herman Van Rompuy. En mettant les textes du président en musique, Middelaar est un philosophe politique et sait que la langue est l'alpha et l'oméga de la politique. Les mots ont pour la plupart un agenda caché. Même quand ils pas-

sent pour être descriptifs, ils gouvernent la pensée et la contraignent. Comme le signale van Middelaar, l'intégration européenne n'est pas un mot neutre et coopération ne l'est pas non plus. Qu'après la débâcle du référendum, le gouvernement néerlandais ait échangé le terme intégration européenne pour coopération est un signe fort. Van Middelaar revendique : « Ce livre est néanmoins intégralement politique. Il s'efforce de bousculer les mots. »

Son livre pose aussi des questions embarrassantes et n'évite pas les thèmes épineux. Il met également en évidence le surgissement d'une sphère intermédiaire bouillonnante, entre la sphère interne européenne, où la Commission et la Cour faisaient respecter d'ordre et de discipline, et la

sphère externe chaotique des Etats souverains. Née en même temps que la Communauté, elle fut à peine remarquée car « elle ne cadrerait pas avec les discours et les mentalités dominants. » Avec la réflexion qu'elle est la « source la plus importante et le porteur d'une Europe politique », van Middelaar a de quoi vexer Jacques Delors, Verhofstadt et toute l'Europe communautaire. Et persiste. La politique est un combat pour les « au nom de ». Qui peut parler au nom de l'Europe ? La question fait froncer les sourcils. Van Middelaar saute dessus, avide, presque glouton. Ce n'est pas parce que la Commission, la Cour, le Parlement ou le Conseil européen prétendent parler « au nom de l'Europe » que c'est accepté dans les faits.

En effet, il n'existe pas d'arbitre scientifique ou juridique car en définitive, c'est le public qui décide, constate van Middelaar. Le public fut précisément le grand absent des traités fondateurs de l'Europe. Ceux-ci ont été conçus par « Nous, les Etats » et leur acceptation par la population n'était pas une exigence première. Ceci explique pourquoi l'Europe de papier recherche obstinément l'approbation des citoyens. D'ailleurs, un pouvoir politique ne repose sur un terrain solide que lorsqu'il est porté par « nous, les citoyens ». L'Europe en est encore loin. Dès lors, il y a lieu de s'inquiéter. Cela, ce n'est pas van Middelaar qui l'écrit. Il se veut seulement spectateur. ■

PAUL GOOSSENS

Le Soir
06/12/12